

Après, on part pour attaquer le cote 314, mais contre-ordre, on reste la journée dans un ravin. Quant à 9 heures, par une pluie fine, nous allons aller attaquer, mais la pluie continue plus fort. Nous marchons environ un kilomètre dans les terres labourées, puis ne voyant rien et la position très pénible à enlever.

La veille de la nuit, on nous fait faire demi-tour et on rentre dans ses anciens emplacements. Moi je change de poste. Je garde, avec 10 hommes, un pont sur le canal. Je me couche sous un abri, mais la nuit vers 10 heures, voilà la pluie qui tombe à torrent, mais comme j'avais une toile cirée, je ne mouille pas.

Le matin, il pleut. Nous avons repos, car on vient d'avoir des nouvelles que les prussiens reculent et qu'ils meurent de faim. On va un peu se retaper et se débarbouiller. Le soir, nous partons occuper la position quittée hier matin. Nous allons de l'avant. Là, nous arrivons à la cote 314 sans tirer un coup de fusil. Tout le long de notre route, nous trouvons des cadavres prussiens en décomposition, cela ne sent pas la rose, et déjà beaucoup d'enterrer.

Le soir, nous campons sur la route par une pluie continuelle et par un froid. Je ne sais pas comment on n'est pas malade, mais personne n'y est pas.

Quand vient le jour, nous reculons derrière une haie pour nous cacher, mais les prussiens ne viennent pas, car ils reculent de toute part. Nous faisons le tour du champ de bataille. On ramasse des casques, des bérets, mais cela est beau. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est de voir les morts, tout en décomposition, sans sépulture ; et il y en a au moins 200 prussiens et environ 80 français presque tous du 196. Puis, on est revenu à Crévic. On se décrotte un peu, puis on repart pour prendre soi-disant un train à Jarville ou Varangéville, mais contre-ordre. On couche à Dombasle et le matin on part pour Champigneulles, nous logerons dans une ferme un peu à l'écart de la ville où on se repose. J'ai acheté une demi-livre de chocolat en passant à Saint-Max mais ce n'est pas fameux.

Nous cantonnons à Champigneulles. Puis le lendemain, nous partons pour Jaillon, auprès de Toul, nous y restons 3 jours. C'est un pays où il n'y a absolument rien. Nous y restons encore un jour.

Puis le lendemain, nous partons pour Mont-le-Vignoble. Là, nous sommes bien reçus, mais pas de vin, car il y a passé des troupes avant nous. Mais Rose Adam en a encore et ce n'est pas en payant que nous l'avons eu, car je suis reçu à bras ouvert chez elle. Son mari étant parti à Toul, dans un fort, j'y ai déjeuné le dimanche 21 avec son cousin de Prez, le fils de l'Onésime de Villouxel.

Le dimanche soir, nous partons pour Barisey-la-Côte, où on embarque à 11 heures 15 du soir pour une distance très longue, mais on ne nous dit pas où nous allons.

Nous passons à Neufchâteau vers 1 heure sans arrêt, puis on prend la ligne de Chaumont.

Nous y passons avant le jour, Troyes en Champagne, Rémilly, nous allons jusqu'à 5 ou 6 kilomètres de Paris. Là c'est un riche pays pour les maraîchers et les marchands de fruits. Il y a des jours de framboises et des hectares de haricots. C'est une beauté de voir cela si on n'avait pas de pensées si tristes sur le cœur De là nous prenons la cantine.

Nous allons sur Versailles, où nous arrivons à la tombée de la nuit. Nous sommes applaudis tout au long du parcours. La nuit, on se case comme on peut car nous sommes 40 ; sacs équipements, fusils, tous entassés dans un wagon à bestiaux. On est serrés comme des harengs, on n'est pas dans le cas de dormir.

Le matin, vers 5 heures, nous arrêtons pour débarquer, car on ne peut aller plus loin. Un viaduc que l'on a fait sauter nous empêche d'aller plus loin. Cela fait 32 heures de train, on est tous courbaturés.

Nous sommes à Poix, département de la Somme. Cela est à peu près à 400 kilomètres de chez nous.

De là, nous allons cantonner à Conty, qui se trouve à 16 kilomètres de Poix, pour nous diriger sur Amiens, et plus loin ce doit être le dernier choc à donner.

Ils sont sans pitié. Ils ont bombardé à la cathédrale de Reims, elle est complètement détruite.

Nous avons passé à Rouen, mais la nuit.

Le lendemain, nous allons cantonner à Boves à 28 kilomètres de Conty.

Aujourd'hui, 24 septembre, nous faisons 3 kilomètres et demi sans sacs, car on les avait chargés sur des voitures de réquisition. Travaux de propreté, repos. Le soir, nous partons pour aller cantonner comme toujours on ne sait pas.

A 8 heures, départ mais pas plus tôt sorti, on nous fait rentrer dans les granges jusqu'à 11 heures. Puis, on part à 3 kilomètres, on arrête pendant 4 heures. Puis, nous montons dans des camions autos, qui nous conduisent sur la ligne de feu.

On arrive à 6 heures du matin. On fait le café et on part par échelon pour attaquer le pays voisin. En arrivant, le pays est occupé par le 9ème Cuirassier, qui a déjà 1 tué et 3 blessés.

Nous franchissons le pays et nous allons nous camper auprès d'une petite chapelle, mais il n'y a pas assez de places pour tout le monde. On fait un bond de 30 mètres, on se couche en tirailleurs à deux pas. Pas plutôt couché. Voilà un coup de canon, qui nous frise sans blesser personne. Mais le deuxième, mieux dirigé, nous tombe en plein dessus, je suis légèrement touché au sommet du front par un shrapnel. Mais je ne croyais pas être touché, car cela ne me faisait pas trop mal. Je me retourne et je vois un de mes camarades, qui se sauve la figure en sang. Moi, je passe la main à la place où j'étais touché et je la retire pleine de sang. J'arrête encore un peu en attendant que les obus se passent un peu mais cela continue toujours. Alors, je prends mes jambes sur mon cou et je regagne le pays en rasant les murs. Je rencontre les cuirassiers, qui me montent dans leur ambulance où je suis pansé par un major du 140^{ème}. Je ne souffre pas trop, mais j'ai la tête un peu raide.

On mange pas de la journée, juste un quart de bouillon et on se couche.

Le lendemain, on fait l'appel de ceux qui peuvent marcher. C'est moi qui suis le chef du détachement. On part, sans café, pour Montdidier, à 14 kilomètres du Quesnoy, mais on ne marche pas vite. Nous faisons 6 kilomètres en 2 heures et on arrive à Berquigny, où je fais faire la pose pour acheter du pain mais il n'y en a plus. Le curé se trouvant là va chercher sa boule et nous la distribue puis va chercher la charité dans les maisons voisines pour nous. Les artilleurs nous donnent du pain et du singe. Les bonnes femmes nous donnent du chocolat et des poires, d'autres nous font du café. Un détachement d'artilleurs partant sur Montdidier en emmène la moitié.

Le maire me fait faire un bon de réquisition pour une voiture et nous partons. Nous sommes bien secoués dans ce grand camion à 2 roues. Enfin nous arrivons. Je me renseigne et je fais diriger le convoi sur la gare. Là, nous avons un pénible spectacle. Il y a là plusieurs centaines de blessés sur le quai et dans les gares. Les plus blessés sont couchés sur des brancards et les autres sont assis sur les quais. Je remets mon billet au major de service qui prend mon nom, puis je rassemble les blessés que j'ai emmené et l'on passe par ordre pour être évacués par train.

Nous embarquons à 4 heures, ceux qui sont sur des brancards sont placés dans des wagons à bestiaux, les autres en deuxième et en première. Moi je suis en deuxième, on est très bien. Là, on a un peu à manger. Puis, on part pour Le Bourget, près de Paris, où l'on passe la nuit sans rien voir. Là pas de place, on nous dirige alors sur Rouen. C'est encore comme au Bourget, pas de place, on nous dirige vers Le Havre en déchargeant des blessés en cours de route. Nous arrivons au Havre à 9 heures, où nous sommes débarqués par voiture jusqu'au tramway, qui nous conduisent au fort de Tourneville, hôpital temporaire 39. Là, on est pansé par les dames de la Croix Rouge et des majors civils, qui sont très doux. Puis, on va se coucher dans un lit, ce qui ne nous a pas arrivé depuis longtemps. Mais c'est des lits militaires, ce n'est pas très doux mais confortables.

Tout le long de la route, nous sommes nourris par les dames de la Croix Rouge et l'administration. On a du chocolat, bouillon, café, lait, tartine de beurre, œufs, pain, fromage, cigares et cigarettes, poires et pommes. Le train était signalé sur son parcours. La ligne du Havre a dû coûter de la monnaie, car il y a des tunnels l'un sur l'autre sur un grand parcours.